

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Le lotissement du ciel”

1949

**Autobiographie et hagiographie
de Blaise Cendrars**
(265 pages)

On y trouve ces textes :

- “*Le jugement dernier*” (p.2)
- “*Le nouveau patron de l’aviation*” (p.3)
 - “*Le vol arrière*” (p.3)
 - “*Le miracle de l’an 1000*” (p.6)
 - “*Le ravissement d’amour*” (p.7)
- “*La Tour Eiffel sidérale (Rhapsodie de la nuit)*” (p.9)
 - “*Rive gauche*” (p.9)
 - “*Rive droite*” (p.10)
 - “*Entre monts - entre mondes*” (p.11)
 - “*Le “sac à charbon”*” (p.11)
 - “*Le monde est ma représentation*” (p.12)
 - “*La nuit*” (p.12)
 - “*Les ombres dans le noir*” (p.12)
 - “*Les bêtes animiques*” (p.14)
 - “*Les êtres qui bougent*” (p.14)
 - “*La chambre noire de l’imagination*” (p.15)
 - “*Réalité*” (p.17)
 - “*Un somnambule*” (p.17)
 - “*Le roman du Morro Azul*” (p.18)
 - “*Banzo !*” (p.19)
 - “*Le plafond à ciel ouvert*” (p.19).

On y trouve un commentaire général (p.20).

La pagination est celle du tome V de l’édition des “Œuvres complètes” de Cendrars publiée chez Denoël.

En épigraphe, Cendrars cita un passage de l'interview que, en juin 1948, Colette donna à l'hebdomadaire "Aux écoutes" : «Devant sa fenêtre du Palais-Royal, Colette contemplait les pigeons et les moineaux s'ébattant au soleil : "La plus grande injustice qui existe peut-être dans la création, fit-elle, c'est que certains possèdent des ailes..." ».

"Le Jugement dernier"

Texte de 9 pages

1.

Cendrars raconte que, à Pernambouc (Brésil), il fut empêché de monter à bord d'un bateau à destination de Cherbourg avec «*un magnifique fourmilier, un tamanoir*» qualifié de «*gros paresseux*», d'*«élégiaque»*, d'*«abscons de mœurs et d'intelligence»*, et qu'il allait regretter toute sa vie.

2.

À bord du 'Gelria', un paquebot hollandais, on savait soigner les bêtes, «*de ces splendeurs vivantes du Brésil*» qu'il rapportait à ses amis : «*67 ouistitis-lions à crinière oxygénée*» et «*250 sept-couleurs qui sont des oiseaux du tropique*», voulant un offrir un à une «*petite fille des Batignolles*».

3.

Cendrars décrit le «*sept-couleurs*» comme un «*spadassin fougueux*», «*un arc-en-ciel, un être qui vit de la lumière, une rosée, un esprit, un souffle, une palpitation porte-bonheur*». Il indique : «*À une certaine échelle tout est féerie pour l'homme qui se sent exclu de la nature et ni les parfums, ni les couleurs, ni les sons ne lui répondent.*» Il voulait surtout faire entendre à la petite fille la «*voix*», le «*cri*» de l'oiseau qui «*est d'un effet du plus haut comique*». Il était fasciné par les yeux des oiseaux, leur regard «*d'éternité*». Il constate qu'ils se cachent pour mourir. Reprenant la suggestion du naturaliste anglais Hudson, il se plaît à imaginer des femmes avec des yeux d'oiseaux.

4.

Au long de la traversée, où il aimait se trouver dans «*l'habitacle du charpentier*» qui était une véritable ménagerie, Cendrars dut jeter des oiseaux morts, tandis que ses ouistitis «*devenaient tristes*». Finalement, il put apporter à la «*petite fille des Batignolles*» un «*sept-couleurs*» qui, cependant, mourut le lendemain.

Dans un "*Post-scriptum pour les âmes sensibles*", Cendrars évoque les plumes d'oiseaux dont sa mère avait fait collection, envisage que, «*le jour du Jugement dernier*», «*la chère petite fille*» se réjouira de retrouver son oiseau, tandis que, n'ayant «*pas la foi*», il n'y assistera pas, car il se sera suicidé dans l'océan Atlantique.

Commentaire

Dans l'allusion aux «*parfums*», aux «*couleurs*» et aux «*sons*», on reconnaît la fameuse déclaration de Baudelaire dans son sonnet "*Correspondances*".

On constate que Cendrars était conscient de son travers, car il indique : «*J'enchaînai, en exagérant, selon ma coutume*».

“Le nouveau patron de l’aviation”

Texte de 118 pages

I. ***“Le vol arrière”***

Il est question d'un homme qui «*voletait devant l'autel*» dont «*Domenico Bernino, son biographe*» raconta : «Joseph se mit à trépigner dans un accès de jubilation extatique, puis s'enlevant du sol avec un cri, il franchit dans l'air la distance d'environ vingt-cinq mètres», ce qui est confirmé par le témoignage d'assistants. On apprend qu'il s'agit de Joseph Desa né à Copertino en 1603, qui devint prêtre et qui, jouissant d'une «*popularité de thaumaturge*» [faiseur de miracles], fut obligé de se retirer dans un monastère où il mourut.

Cendrars raconte que, «*durant la “drôle de guerre”* [période du début de la Seconde Guerre mondiale qui s'étendit entre la déclaration de guerre par le Royaume-Uni et la France à l'Allemagne nazie le 3 septembre 1939, et l'offensive allemande du 10 mai 1940]», rencontrant à Paris son fils, Rémy, qui était aviateur, il lui demanda : «*Quel est aujourd’hui votre patron dans l’aviation?*», constata qu'il n'avait pas de «*saint protecteur*», déclara vouloir lui «*en fournir un*» : «*Saint Joseph de Cupertino*», «*un précurseur, un recordman, le recordman du vol sans voile et sans moteur, et même en marche arrière !*» «*Il est encore le seul à avoir réussi un vol en marche arrière, retrorsum volantem.*» Il invita son fils à un repas avec un général anglais, ce qui entraîne des considérations sur :

- les Anglais et leur comportement face à Roosevelt, Staline, Hitler, Mussolini, Reynaud, de Gaulle ;
- son admiration de «*la parole vivante, prophétique de Churchill durant la Guerre mondiale*».

Est mentionnée la mort du général anglais à Arras le 7 mai 1940.

Le fils de Cendrars se présenta avec une «*fille de rencontre*» dont la beauté, le manque de tenue, la goinfrie, la «*pétulance*» fascinèrent l'écrivain qui apprit que cette «*porteuse de pain*» en apportait à des artistes (dont Gertrude Stein qu'il connaissait) et des «*grues*» (qu'il connaissait aussi !). Il lui déclara qu'il pourrait la faire devenir «*un mannequin*».

Le général anglais, impressionné par la «*french girl*», lui fit faire le cadeau d'«*un pagal*», «*un anneau de pied*», «*l’ornement le plus intime des femmes hindoues*», Cendrars citant alors Lafcadio Hearn. La jeune femme fut très émue. Cendrars fut incapable de trouver «*une médaille de saint Joseph de Cupertino*» pour la donner à son fils auquel il promit de lui écrire l'histoire du saint, et auquel il reprocha de ne pas s'être soucié de la tenue de sa «*maîtresse d'occasion*».

Il annonce : «*Je sais très bien à quel genre de critique je cours le risque de m'exposer en tentant d'écrire une vie de saint Joseph de Cupertino, moi, qui n'ai ni la foi ni la science.*» Il évoque le risque de «*l'introduction du merveilleux dans la vie d'un saint*» qui «*est un signe de mensonge, de byzantinisme [tendance aux discussions subtiles qu'avaient les théologiens de Byzance] ou de romantisme*». Même s'il n'avait guère pu se documenter, il s'était intéressé au saint parce que c'«*est un personnage drolatique*» dont les «*prouesses aéronautiques*» avaient fait sensation ; que «*la lévitation est un art de voyager instantané*» ; que cette étude lui permit de se défendre spirituellement contre «*le membre de la Gestapo qui était venu se loger porte à porte*» à Aix-en-Provence. Il veut «*excuser le décousu de [son] récit*».

Il nous apprend que Joseph de Cupertino fut toujours un ahuri «*réprimandé*», un distrait, «*un vrai fada [fou]*», un «*bon à rien*», maladroit, mais «*un modèle d'obéissance*», que Cendrars compare aux «*petits ânes en Italie*» qui sont «*l'image même de l'humilité et de la résignation*», citant alors Francis Jammes. Son père, un «*savetier*», voulut faire entrer ce «*grand dadaïs*» qui «*allait sur ses dix-sept ans*», au couvent pour «*tâcher de lui faire avoir de l'instruction*». «*L'oncle Anselme*», qui était le curé de Copertino, le présenta aux «*Conventuels*» qui «*refusèrent de le recevoir*». Il le fit entrer chez les «*Capucins*» qui, «*au bout de huit mois*», l'«*exclurent du noviciat*». Finalement, le prirent les «*Frères Mineurs Conventuels*» qui le chargèrent «*de soigner la mule du couvent*».

Si «*les actes de son procès de canonisation*» prétendent que, «*dès sa plus tendre enfance, il donna des signes de sainteté*», il fut, au couvent, «*toujours réprimandé*». Cendrars évoque une conversation qu'il eut, alors qu'il était correspondant de guerre auprès du «*G.H.Q.*» [*General Headquarters*] britannique, avec «*un certain pater [père, prêtre] irlandais, aumônier chez les "Welsh Fusiliers"*» au sujet «*du frère Jean de la "Légende dorée"*», «*qui était la risée de sa communauté*», alors que, de sa

tombe, sortit un «*lis miraculeux*» qui «jaillissait de sa bouche». Pour l'Irlandais, Joseph de Cupertino était un «âne» qui, «de toutes les prières», n'avait retenu que le mot “Amen” (pourtant, «il est recommandé de s'adresser à lui pour obtenir par son intercession le succès aux examens») ; il fut relégué «aux cuisines», puis «à la porcherie» ; enfin, «on l'oublia». Cendrars objectait que «certains religieux» parlaient «de son union constante avec Dieu, de sa charité active, de ses mortifications», et qu'il eut «de puissants protecteurs». L'Irlandais ne croyait pas à «la lévitation», y voyait «de la fumisterie» ; s'il l'avait rencontré, il lui aurait «botté le cul», ce que, pour Cendrars, Dieu aurait pu faire «pour lui apprendre à voler». Il invoque les «envies de voler» du futur aviateur Roland Garros qu'il révéla dans son “Journal” resté inédit mais dont il avait obtenu un manuscrit ; et il parle des rêves de ce genre qu'il faisait à «quinze ans».

Cendrars précise que c'est en 1625 que «les Mineurs Conventuels d'Osimo» admirerent Joseph dans leur Ordre «en qualité de clerc» ; que Dieu lui «vint merveilleusement en aide», et lui permit de passer l'examen d'accès au diaconat devant l'évêque de Nardo, puis «l'examen le plus redoutable, celui qui précède la prêtrise» devant l'évêque de Castro, ce qui allait faire de lui «le protecteur des candidats aux examens».

Il fut «ordonné prêtre en 1628, à vingt-cinq ans». Cendrars dit avoir découvert, dans un des «vieux bouquins» rassemblés «dans les profondeurs de l'inexpugnable ligne bétonnée» qu'était «la ligne Maginot» [ensemble de fortifications construites par la France le long de sa frontière avec la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie de 1928 à 1940], «une autre version des fameux examens» : alors que «les candidats à la théologie» se rendaient «en la célèbre faculté de Bologne» pour les passer, «Joseph n'était pas du voyage», «le Père supérieur» lui ayant dit : «Tu as perdu ton temps», et l'ayant renvoyé à son père, ce qu'il accepta «sans rien dire» ; «vingt ans plus tard», interrogé par «le Saint-Office» [tribunal de l'Inquisition jugeant les hérétiques] à cause des «prétendues innombrables guérisons miraculeuses» qu'on lui attribuait, il déclara que, «après avoir été mis à la porte du couvent», «il s'était senti porté» jusque dans l'Université, avait répondu «Amen» à toutes les questions, avait reçu «le bonnet Carré des docteurs en théologie», puis «s'était trouvé soudain transporté chez ses bons parents» qui lui dirent leur admiration alors qu'il éprouvait une «honte» qui le faisait «s'envoler».

«La légende populaire» fit de lui «un thaumaturge», comme le montraient sept «images gravées sur bois» figurant dans «une brochure» que Cendrars avait dû abandonner quand, le 13 mai 1940, le «G.H.Q.» quitta «précipitamment Amiens», dans cette période où Rémy fut «abattu par la Flack [la défense antiaérienne allemande, le mot étant plus loin correctement orthographié «Flak»]», avant «la culbute finale à tous». «Première image : le portrait du saint. Un barbu». «Deuxième image : alors qu'il va vers Bologne, on se moque de lui. «Troisième image : on remarque qu'il ne pose pas les pieds sur le sol [...] et s'élève miraculeusement». «Quatrième image (cloisonnée en une série de petites scènes) : le saint plane devant la foule ; des femmes, des artisans, des négociants, des malades, des prisonniers le suivent «en récitant des prières et en chantant des cantiques». «Cinquième image : Dans l'aula [grande salle] de l'Université [...] il «répond “Amen !” les mains jointes, les yeux au ciel.» «Sixième image» : à Rome, il vole devant le pape. «Septième image» : priant un autre moine «de répéter avec lui : “Pulchra est Maria” [“Belle est Marie”], il «le soulève du sol et se met à le faire tournoyer avec lui dans le vide.»

«L'histoire rapporte encore» que, devant «le Saint-Office», il s'était «précipité à plat ventre aux pieds de ses juges», mais qu'on le vit «monter légèrement en l'air» jusqu'au plafond, et y demeurer «une demi-heure» avant de reprendre «ses sens». «Il fut prié de se tenir tranquille» dans un couvent, puis dans des solitudes où, cependant, «les curieux affluaient». «On le rendit à son couvent d'origine» où «il est mort le 18 septembre 1663, à l'âge de soixante ans».

Les «prouesses d'aviateur» de Joseph de Cupertino font de lui, en matière de lévitation, le «champion» «de la distance» «et de la fréquence». Et il est «toujours le seul à avoir volé à reculons». Cendrars signale des cas de «l'évitation post mortem» : les «saints» qui, selon l'évangile de Matthieu, «après la résurrection» du Christ, «entrèrent dans la sainte cité», l'Assomption [montée au ciel de la Vierge Marie], l'Ascension [montée au ciel de Jésus]. Il parle de l'ibadou, «la plante» grâce à laquelle «les Amazoniens» «s'envolent».

Il dresse un tableau des activités de l’Amazonien avant d’en venir aux plantes que celui-ci a «*dans un petit enclos secret*», parmi lesquelles figure l’ibadou.

Il parle du «capitaine X...», un «compagnon de voyage» au Brésil qui lui raconta que, alors que sa pirogue, prise dans «*le pirocca, l’ouragan dévastateur*», allait chavirer, on lui avait fait manger «*une poignée d’herbe*», à la suite de quoi il s’était retrouvé «*à trois cents kilomètres*» ; parlant, au passage, des sensations que lui-même avait éprouvées «*après [son] amputation*», Cendrars assure qu’il pouvait «*avoir confiance en son témoignage*» ; or il lui déclara que «*les gens du pays ne parlent jamais de ces choses*», de même que «*saint Joseph de Cupertino*» n’a «*jamais parlé*» de ses lévitations dont, peut-être, il n’avait pas «*conscience*».

Il évoque le voyage qu’il fit vers le village de Granges-les-Vieilles-Églises, en mai 1940, alors que «*le surréalisme était descendu sur terre*», que régnait le chaos et «*l’hystérie*», que Paul Reynaud [le président du Conseil des ministres] avait déclaré : «*Je crois au miracle !*». Pour Cendrars : «*Non, le 10 mai, l’homme n’était pas à la hauteur de l’événement. Dieu . Par au-dessus, le ciel était comme un cul aux fesses luisantes et le soleil un anus enflammé. Que pouvait-il en sortir d’autre que de la merde? Et l’homme criait de peur...*»

Le 12 mai, Cendrars avait rejoint l’équipe de journalistes qui suivait le “G.H.Q.”. Celui-ci ayant disparu, il conduisit «*Raymone [la femme qu’il aimait depuis 1917] et sa vieille maman [...] dans le Midi*» ; puis, dans «*la pagaye [sic] de l’exode [la fuite massive des populations belge, néerlandaise, luxembourgeoise et française, en mai-juin 1940, devant l’avancée des troupes allemandes]*», il repartit vers le nord pour «*rejoindre l’État-Major de la R.A.F.*” [“Royal Air Force” britannique]» à Reims.

Il roula «*à tombeau ouvert*» en revoyant «*des images apocalyptiques de l’exode*», en se demandant si la cathédrale de Reims «*allait brûler encore une fois [c’était déjà arrivé en 1914]*».

Il passa donc à Granges-les-Vieilles-Églises, «*un lieu de laideur et de stupidité*», mais où il tomba sur Rémy, son «*fils, le pilote de chasse*», qui était là avec son «*mécano*» et son «*radio-mitrailleur*» «*pour célébrer leur première victoire*», car ils avaient abattu un avion tout en constatant «*l’extrême poussée des blindés*» allemands. Cendrars annonça à son fils qu’il préparait «*la vie de saint Joseph de Cupertino*». Le lendemain, Rémy fut abattu «*dans les lignes allemandes*», et fait prisonnier dans un «*Stalag*» [camp où étaient retenus prisonniers des soldats] dont il allait s’évader pour retrouver, à Aix-en-Provence, son père qui avait vu la “R.A.F.” quitter la France le 15 juin, et n’avait «*pas voulu embarquer*» car il croyait «*encore à un redressement possible*». Il repartit donc vers le Sud alors que «*l’exode battait son plein*». À Bordeaux, le 17 juin, il apprit que «*Pétain [le brillant général de la guerre de 14-18 qui avait pris la tête de la France] venait de demander l’armistice*». À Marseille, il fut un temps arrêté parce qu’il portait l’uniforme anglais, désormais détesté par une partie de la population.

Arrivé à Aix-en-Provence le 14 juillet 1940, il apprit que les Allemands le cherchaient à Paris, le considérant comme «*un ennemi n°1 de l’Allemagne*», tandis qu’il était «*interdit comme écrivain juif, un comble !*». Quand «*un membre de la Gestapo [police politique nazie] vint habiter porte à porte avec*» lui, il se ménagea des caches «*où étaient [ses] revolvers*», et se mit «*à fréquenter la Bibliothèque Méjanes*» [bibliothèque municipale d’Aix-en-Provence], comme il l’avait déjà fait «*au lendemain de l’autre guerre*». Cette fois-ci, ayant trouvé un article de journal titrant : «*Un moine italien qui soixante-dix fois s’éleva dans les airs devient le patron des aviateurs américains*», il y «*collationna les hauts faits d’aviateur de saint Joseph de Cupertino*», un de ces saints qui sont «*ces enfants terribles de l’Église*», sans lesquels «*la vie serait impossible*». Et il donne des «*extraits de lecture*» où il est répété que, étant «*dans son ivresse extatique*», poussant «*sa clameur habituelle*», le saint s’élevait dans les airs, pouvait y rester longtemps, devait parfois redescendre à l’aide d’une échelle ; que «*ses lévitations [...] eurent lieu plusieurs fois devant des témoins notables*» dont un jeune prince protestant qui se convertit ; que le «*vol le plus sensationnel*», dont il détient «*le record du monde*», fut effectué «*à reculons*», «*retrorsum volantem*». Il indique encore que le «*saint aérobate*» fut canonisé par une «*bulle*» du pape Clément XIII, et que sa fête a été fixée le 18 septembre.

Commentaire

Dans ce texte très «*décousu*», l’autobiographie (des souvenirs du Brésil se mêlant à ceux, plus proches, des débuts de la Deuxième Guerre mondiale, Cendrars nous parlant de lui et des siens) est

étroitement mêlée à l'étonnante hagiographie de saint Joseph de Cupertino (nom dont l'orthographe varie !) qui aurait eu un point de départ assez futile, avant de se donner libre et large cours dans un «patchwork» de lectures savantes, de témoignages et de récits édifiants. Or Cendrars, qui avait déjà indiqué, dans *“Les Pâques à New York”* : «*Peut-être que la foi me manque*» ; dans la première des *“Rhapsodies gitanes”* de *“L’homme révolté”* (le texte intitulé *“Dieu”*) qu'il avait voulu s'enfermer «*avec Dieu*» sans avoir *«la foi»* ; dans *“Bourlinguer”*, qu'il n'avait *«pas été touché par la grâce»* (p.179), le répéta ici : «*Je sais très bien à quel genre de critique je cours le risque de m'exposer en tentant d'écrire une vie de saint Joseph de Cupertino, moi, qui n'ai ni la foi ni la science*» (p.366), la foi étant à ses yeux un phénomène psychologique puissant, décisif parfois, mais auquel son esprit ne fut jamais soumis. S'il croyait encore, sous son souriant pessimisme, à quelque tangible réalité, c'était uniquement à la vertu de l'humain seul, livré à lui-même, et faisant tout seul son salut, cet homme nouveau dont sa vie exemplaire nous a toujours donné le modèle.

II. *“Le miracle de l'an 1000”*

Cendrars signale que le mot «lévitation» est récent, mais que *«la chose ne l'est pas»* ; que l'Église, qui employait d'autres mots, n'acceptait qu'avec beaucoup de méfiance et de réticence de la reconnaître dans le cas de ses saints (sur *«quatorze mille»*, seulement *«une soixantaine»*) ; que la surveillance exercée par l'Inquisition était très sévère ; que *«le phénomène est rarissime»* ; qu'*«existe chez l'homme une ambition merveilleuse et étrange d'agilité aérienne»* ; que sont tentés de prétendre y réussir des *«charlatans»*, des *«fakirs»*, des *«yogis»*, des *«sectaires»*.

«Saint Dunstan» ayant lévité *«le 17 mai 988»*, Cendrars l'appelle *«le miracle de l'an 1000»*. Il évoque les lévitations mentionnées dans la Bible dont celle de Jésus-Christ, celles de sainte Marie-Madeleine, celles de rares saints du Haut Moyen Âge, tandis que, *«depuis l'an 1000»*, *«la lévitation de saints personnages a été rapportée sans interruption jusqu'à nos jours»* ; il en donne *«une sélection opime»* [riche] : saint Ladislas (1001-1095), saint Bernard (1091-1153), saint Dominique (1170-1221), sainte Christine (1150-1224), saint François d'Assise (1186-1226), sainte Otte (-1226), sainte Élisabeth de Hongrie (1207-1231), la bienheureuse Gerardesca de Pise (-1240), saint Edmond (-1242), sainte Lutgarde (1182-1246), le bienheureux Gilles de Santarem (1190-1267), la bienheureuse Marguerite de Hongrie (1241-1271), sainte Douceline (1214-1274), saint Thomas d'Aquin (1226-1274), sainte Agnès de Bohême (1203-1282), saint Ambroise de Sienne (1220-1286), le bienheureux Franco (-1291), sainte Marguerite de Cortone (1247-1297), le bienheureux Pierre Armangol (1238-1304), sainte Agnès de Monte-Pulciano (1277-1317), le bienheureux Robert de Salente (1381-1451), Catherine Colombini (-1367), sainte Catherine de Sienne (1247-1380), sainte Colette de Corbie (1381-1451), le bienheureux Pierre-Jérémie de Palerme (1381-1451), saint Pierre Regalati (1391-1456), saint Diego (-1463), Jérôme Savonarole (1452-1498), Stanislas de Gielniew (-1505), François de Paule (1416-1507), Christine d'Aquila (1480-1543), saint François-Xavier (1506-1552), saint Thomas de Villanova (1488-1555), Ignace de Loyola (1491-1556), saint François d'Alcantara (1499-1562), le bienheureux Salvador d'Orta (1520-1567), saint Louis Bertrand (1526-1580), sainte Thérèse d'Avila (1515-1582), sainte Catherine de Ricci (1522-1589), saint Jean de la Croix (1542-1591), saint Philippe de Néri (1515-1595), Marguerite Agullona (1536-1600), Alphonse Rubius (-1601), Marie-Madeleine Pazzi (1566-1607), la bienheureuse Passidée de Sienne (1564-1615), Bernardino Realino (-1616), François Suarez (1548-1617), la bienheureuse Ursule Benincasa (1547-1618), la bienheureuse Marie de l'Incarnation (1566-1618), Dominique de Jésus-Marie (1559-1630), Jean Massias (1585-1645), sainte Marianne de Jésus Paredes (1618-1645), Marguerite du Saint-Sacrement (1619-1648), Jeanne Rodriguez de Jésus-Marie (1584-1650), Pierre Claver (1589-1654), saint Joseph de Copertino (1603-1663), Marie de Jésus d'Agreda (1602-1665), Bernard de Corleone (1605-1667), Marie Villani (1584-1670), Thérèse de la Croix (-1673), saint François de Saint-Nicolas (1608-1678), Blaise de Caltanissetta (-1684), le bienheureux Joseph Oriol (1650-1702), Frère Bonaventure (1651-1711), François de Posadas (1644-1713), Jean-Baptiste de Mastena (-1713), saint Pacifique de San Severino (1653-1721), Ursule Gouliani (1676-1727), le bienheureux Thomas de Cori (1655-1729), saint Jean-Joseph de la Croix (1654-1734), le bienheureux Ange d'Acri (1699-1739), Paul de la Croix (1694-1775), saint Labre (1748-1783), saint Alphonse de Liguori (1696-1787), sainte Marie-Françoise des Cinq-Plaies (1715-1791), Claude Dhière (1757-1820), Anne-Catherine

Emmerich (1774-1824), le bienheureux André-Hubert Fournet (1752-1824), le bienheureux Joseph-Benoît Cottolengo (1786-1842), sainte Marie-Madeleine Postel (1756-1846), saint Jean-Marie Vianney (1786-1859), Maria-Domenica Barbagli (1812-1859), Mère du Bourg (1787-1862), le bienheureux Michel Garicoïts (1812-1863), Marie de Moerl (1812-1863), Sœur Marie de Jésus Crucifié (1846-1878), Joseph Baumann (-1898), Gemma Galgani (-1903), Marie de la Passion, Marie-Julie Jahenny.

Cendrars indique que cette liste avait été établie, en 1928, par Olivier Leroy qui avait répertorié aussi «les médiums les plus fameux du XIXe et du XXe siècles», «les hystériques et les fraudeurs». Il considère que «la vie miraculeuse des mystiques catholiques ne s'arrête pas avec le siècle et les progrès du siècle» qui font que «la cité du Vatican s'est modernisée» (il y a même «un cardinal américain up to date») ; il évoque «la petite sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus», «la stigmatisée de Konnersreuth», «Thérèse Neumann», «l'humble petit sacristain de Santiago du Chili» (dont il avait parlé dans les "Histoires vraies"), «Frère Pio» (dont on lui avait parlé «ce matin même, aujourd'hui le 5 mai 1948») ; il souhaite que de tels «ascètes» échappent «à la destruction du monde sous les bombes, la nappe des gaz délétères, l'action de dénucléation atomique et les radiations spontanées, l'incinération instantanée, totale, leur corps glorieux lévitant d'entre les engins et les robots immatriculés et tout le sale fourbi patenté du tonnerre de Dieu des hommes en perspective, anéantis d'amour, enlevés par le Saint-Esprit, le Sans-Nom, DIEU, auquel ils s'identifient en priant, en oubliant tout, jubilant.»

Commentaire

C'est sur quarante pages, avec maintes précisions de témoignages, que se déroule cette fastidieuse liste de saints lévitants que Cendrars impose comme un «Purgatoire du lecteur».

III. "Le ravissement d'amour"

Celui dont «Dieu mène l'âme par le très ardu chemin de l'obscur contemplation» est «mort au monde». Ce «fou d'amour» de Dieu est, dans «la chaleur brûlante» de cette «étreinte», enseveli.

Pour «l'Enfant perdu parmi les Docteurs» [Jésus], «sa Mère est son étoile».

L'ascète s'adresse à Dieu comme à une amante vite éloignée.

«Affalé au bord de la route», il n'est même pas attaqué par «les chiens de la nuit».

«Sa peau» de «Lépreux» est «comme la Voie lactée».

Au terme de son «Chemin de Croix», il atteint le «monastère».

«Le vent de la prière» permet «l'envol». Mais «l'Hostie» produit une «douleur fulgurante».

«La Mort. La Vie. Déglutition. / Sustentation. / On ne peut pas être rassasié d'Amour. / Incendie d'amour divin, rameau d'or, fleur de Jessé, échelle de Jacob. / Les Bienheureux.»

«Le moine blanc se donne la discipline [fouet fait de cordelettes ou de petites chaînes utilisé pour se flageller, se mortifier].»

«La conscience est étranglée par l'obéissance comme par une corde et la volonté est un pendu.»

Le lévité «plane, les mains jointes ou les bras écartés».

Saint Joseph de Cupertino disait : "L'obéissance est le coup de couteau qui égorgue la volonté de l'homme."

Aux «premiers rayons du soleil», l'ascète «éprouve du doigt le cilice [ceinture de crin ou d'étoffe rude et piquante, portée par pénitence, par mortification], déroulé de la prière».

«Il y a des gouttes de sang à chaque pointe».

Cendrars salue ce «bel Églantier sauvage», «le matin».

Il indique : «Abraham s'affaire / Isaac est ligoté. L'Agneau désigné. Le couteau du berger à la lame incurvée. L'Immolation. L'Extase. La flamme de l holocauste crépite et monte tout droit. Le sacrifice est consommé. Tous les péchés du monde s'en vont en fumée. [...] L'Arbre. / Le Fruit défendu.»

[C'est une allusion à l'épisode biblique de la "Genèse", dans lequel Dieu demanda à Abraham de lui offrir son fils, Isaac, en holocauste, sacrifice dans lequel on peut voir l'annonce de celui de Jésus, «l'Agneau désigné», les deux servant à racheter la faute originelle commise au Paradis terrestre rappelée par : «L'Arbre. / Le Fruit défendu»].

Il exprime son admiration de «la création» qui le conduit à l'«*Effusion intarissable de la prière*».

Avouant ne plus savoir ce qu'il dit «*dans ce transport qui fuse de [sa] bouche et [l'] élève vers* Dieu, il se compare à une immense liste d'oiseaux du monde entier, à laquelle succèdent différents instruments de musique, puis différents sons produits par différents agents dont «les avions» qui, «aujourd'hui, 1948», attaquent Bethléem [à la création de l'État d'Israël, fut déclenchée une guerre israélo-arabe] ; dont lui-même qui se qualifie de «fou chantant» continuant «sa prière perpétuelle» à un Dieu dont la «Présence», comparée à celle d'une femme sensuelle, conduit à cette «éjaculation, la Vie Nouvelle : Alléluia !»

Il explique : «La vertu de la prière c'est d'énumérer les choses de la création et de les appeler par leur nom dans une effusion. C'est une action de grâces.»

Mais «on ne prononce pas les paroles».

«Seul Dieu parle».

«C'est pourquoi le saint qui tombe en extase [...] est lévité.»

Il est «mort au monde».

«L'oraison mentale est la volière de Dieu».

Au «bel Oiseleur» est demandé : «Y a-t-il plus d'astres au ciel [...] pour chanter ta Gloire?»

Gloire qui «est la Respiration qui anime le Ciel et la Terre et l'Océan».

Le lévité dit à Dieu : «Je circule parmi les globules de Ton Sang en effervescence, Communion, Résurrection [...] Je me perds en-Haut.»

Un coup de lance et le corps se vide, est décroché [allusion au coup de lance assené au Christ en croix].»

Corps prostré et tout dégoulinant.»

«La cloche sonne. [...] Le glas.»

«La main palpe. [...] C'est Thomas. [...] Ça, l'outil de Dieu? Il doute. [l'apôtre Thomas doute de la résurrection de Jésus-Christ, ce qui fit de lui le symbole de l'incrédulité religieuse]»

«Le saint» a «ses dégoûts [...] Des doutes», des méfiances, «des crises de nerfs». «Il se sent indigné» de la «grâce mystique» qu'il reçoit. «Cela est affaire de Dieu, l'extase.»

«La lévitation est liée à l'extase». Mais, «contrairement à beaucoup d'extatiques de l'Histoire [...] saint Joseph de Cupertino se distingue par une rare inaptitude à tous les travaux du corps et de l'esprit. Mais son goût des raffinements ascétiques» est prouvé par deux grandes citations des "Acta Sanctorum" données en «ce latin ecclésiastique [qui] est un jeu d'orgues en accompagnement».

«L'extase» du «mystique» et «la transe» du «média» «peuvent comporter des symptômes organiques communs» ; mais, chez le premier, ils révèlent «les mouvements de l'âme», tandis que, chez le second, ils «dénotent un profond détraquement moral». L'extase est spontanée ; la transe est provoquée. Le mauvais état de santé empêche la transe, tandis que l'extase est favorisée par «l'ascèse». Les extatiques sont légers, les médiums, lourds. Ceux-ci «n'opèrent que dans l'obscurité», alors que les extatiques produisent de la lumière. La sorcellerie s'accompagne d'un «souffle glacé», tandis que «la vie mystique [...] présente un phénomène dit d'incendie d'amour divin». «La vie morale du saint est tout entière informée par un idéal de perfection ; la vie morale du médium est veule et incolore.» «Le mystique considère ses dons comme l'effet du bon plaisir divin [...] le médium pense devoir ses réussites à l'influence des esprits». Au «Saint» s'oppose «le Singe».

Si saint Joseph de Cupertino n'a pas parlé de ses lévitations, des sensations éprouvées, il en avait une idée puisqu'il lui arriva, pressentant le départ, de prévenir celui qu'il allait enlever avec lui. Pour sa part, saint Jean de la Croix qualifia «l'envol sans douleur de l'esprit purifié, dont toute l'activité est absorbée en Dieu», de «ravissement d'amour» donnant «une impression de grand bonheur et de gloire», sans «rien dire de ses sensations personnelles», «abandonnant la plume à sainte Thérèse» d'Avila qui, d'ailleurs, avait été très impressionnée par lui, Cendrars citant les déclarations de celle qui «risqua certains aveux féminins». Eut lieu, au Carmel de l'Incarnation d'Avila, une «lévitation à deux» qui est «l'exemple le plus remarquable que l'on connaisse d'exaltation spirituelle et de ravissement d'amour», et Cendrars cite plusieurs récits de cet événement, avant de les comparer à «un couple de colibris face à face», de s'exalter :

«C'est l'instant de Dieu. / Midi. / C'est l'heure» où «part le coup de canon de la méridienne [l'heure de midi] auquel le soleil [...] a mis le feu», saint Joseph de Cupertino ayant pu parler de «la poudre» qui

«s'embrase [...] avec un grand bruit.» «Il poussait un cri et s'envolait», étant «en extase devant la face de Dieu».

«Post-scriptum pour les hommes d'affaires» : Cendrars se dit prêt à «tourner cette histoire».

Commentaire

Ce texte, dont on a respecté l'extrême fragmentation, qui est composé de soixante-cinq paragraphes d'inégales longueurs, est d'abord, dans l'*«effusion intarissable de la prière»* dont «la vertu, c'est d'énumérer les choses de la création» un admirable poème en prose qui fascine par son chatoiement, par ses surprenantes envolées lyriques plongeant le lecteur au cœur de l'expérience mystique. Il commence ainsi : «Mort au monde, n'avoir pour se diriger qu'un consolateur de Job ou un ouvrier de Babel, quoi de plus décevant, d'hallucinant, d'inquiétant, de stupéfiant quand Dieu mène l'âme par le très ardu chemin de l'obscur contemplation et que la vie spirituelle se dessèche et meurt de la soif de la connaissance intime et d'impatience et se languit, le doute dans la prière, la langue démangée par l'imprononçable et paralysée et brûlée à vif par l'innommable, l'attention désorientée par sa propre émanation qui l'enflamme et la foudroie de chimères, d'imaginaires, de visions, l'illusion dépassée, l'idée fixe, le corps se refusant de suivre, se cabrant, se rebiffant, suant, écumant, pour se rendre enfin et se laisser aller épuisé, tomber, se coucher raide comme mort, mort au monde, absent, vertigineusement absent, enfoui dans son fumier, exposé sur la table du sacrifice, hostie cachée ou en croix au carrefour des chemins, poussière qui cimente les dalles foulées, usées, effacées, fendues, porche, et tout craque et tout s'effondre lors de la résurrection des os et de la chair.» Plus loin, Cendrars, le non-croyant, se fait l'égal du poète catholique Claudel qui avait lui aussi célébré la création divine dans ses "Cinq grandes odes".

Cependant, le texte redevient ensuite un exposé didactique, complexe, touffu, nourri de considérations érudites savamment étayées de citations dont bon nombre sont livrées en latin... sans traduction. Ce morceau, dont l'ésotérisme nous échappe souvent, aurait dû être rattaché à l'hagiographie de Joseph de Cupertino.

"La Tour Eiffel sidérale" ("Rhapsodie de la nuit")

Texte de 120 pages

En épigraphe, Cendrars cita Nietzsche : «Il est vrai que nous aimons le monde ; mais ce n'est pas parce que nous sommes habitués à la vie, mais à l'amour».

1.Rive gauche

Texte de 12 pages

Cendrars a pu observer «le vol des Colibris» dans «la fazenda do Morro Azul» située dans «la cohue des montagnes bleues», un «paysage grandiose et saccagé» («on était en train d'électrifier la région»). Cette «fazenda de l'Empereur», qui avait été construite pour accueillir «don Pedro» [l'empereur du Brésil], qui, cependant, n'y était jamais venu, appartenait à Oswaldo Padroso, «un misanthrope», un «poète pompier» faisant «des vers à l'Edmond Rostand» car il était amoureux ; il était appelé «Docteur» parce que, au Brésil, «tout est exagéré». Cendrars recevait ces renseignements de Caio de Azevedo, un habitant de São Paulo qui était «un gandin» «perfide» à cause de son «sang indien». Avec une grande éloquence, Cendrars parle des orchidées dont se méfient les colibris. Le Brésil est, pour lui, un «séduisant pays, tout en contrastes simultanés et combien dangereux» car cela a pour conséquences, chez les habitants, «le verbalisme», «la nonchalance» et «la mélancolie» (que connaissaient déjà les Tupis [les autochtones de la côte], et qui se retrouve chez les Brésiliennes qui sont «des refoulées», tandis que «le suicide hante la forêt

vierge»). Mais Cendrars se dit que le même «laisser-aller» se constate aussi en «Europe occidentale» car on s'y est «engagé exclusivement dans la découverte et la conquête scientifique de la matière», dans «l'application de la raison à la direction de la vie des hommes», dans la volonté d'assurer leur «bonheur». Au passage, il critique «le comportement paradoxal des femmes blanches» qui «revendent le droit de "vivre leur vie", comme si la nature les avait faites unes et indépendantes!». Caïo de Azevedo lui ayant demandé : «À quoi pourrait bien nous servir notre bonne santé?», il pensa au «gigantisme» des «ichtyosaures et des plésiosaures» et au «gigantisme qui se reforme aujourd'hui» avec la «phénoménale folie des grandeurs de l'homme», «l'ambition de capter tout l'univers», la prétention de retrouver «l'âge d'or», alors qu'il ne s'agit que de «fric» destiné à «financer LA GUERRE» ; aussi fait-il cette dénonciation : «Hostie métallique de l'économie politique ! / L'OR. / L'Unité./ L'UNITÉ ÉCONOMIQUE = L'UNION POLITIQUE. / Les U.S.A. - L'U.R.S.S. [...] CAPITAL = TRAVAIL ou TRAVAIL = CAPITAL» ; il se demande si on peut «condamner le capitalisme sans condamner le communisme ou opter l'un pour l'autre, ces deux faux-monnayeurs mettant en circulation exactement la même monnaie de singe». Il continue : «L'HOMME = DIEU. / Et cela se joue. Pile ou face? / Et c'est la guerre, la der-des-ders [«la dernière des dernières», expression qui avait été forgée à la fin de la Première Guerre par ceux qui espéraient qu'il n'y en aurait pas d'autre !]». Il renvoie dos à dos les U.S.A. et l'U.R.S.S.. Il évoque «les voyelles en couleurs d'Arthur Rimbaud» [dans son célèbre sonnet] pour y voir «l'orgueilleuse devise» des empereurs d'Autriche [«Alles Erdreich ist Österreich untertan» ou «Austriæ est imperare orbi universo»], célébrant une «domination universelle qui fut sans lendemain». Il affirme : «L'OR est un leurre» sur lequel «l'homme social» s'est «hypnotisé», l'intelligence ne lui ayant guère servi, «toutes les civilisations» ayant «succombé à ce microbe du cerveau», à ce «poison». «L'homme ultra-cultivé d'aujourd'hui» veut «déglincer scientifiquement l'Univers», et visite les laboratoires avec «une émotion religieuse». Il condamne les Encyclopédistes, «ces premiers touche-à-tout et hommes Sans-Dieu», Voltaire, Diderot et Rousseau, «nos trois grands hommes ne pensant qu'à se faire des rentes confortables», et «se foutant du genre humain comme de l'An 40», ce genre humain qui «est foutu». Au nom de «la liberté», il rejette «l'engagement», raison pour laquelle il était parti «au Brésil dès 1924» ; il préfère «le détachement des choses, selon les préceptes de saint Jean de la Croix» (qu'il cite). Il revient à Caïo de Azevedo qui le «félicitait non sans ironie d'avoir renoué à la tradition des voyageurs désintéressés [...] venus au Brésil par curiosité, par amour du pays». Il partit sur la «route des crêtes de la Cachoeira do Cachorro», en «étant sur le qui-vive et d'une réceptivité toujours en éveil», «violemment indiscipliné», ayant «envie de pousser de l'avant jusqu'aux confins du monde civilisé», trouvant «barbant» d'avoir à «faire étape au Morro Azul» chez «ce vieux schnock de Dr Oswaldo Padroso», célibataire dont il se demande de quelle femme il est affublé, évoquant les exemples de Socrate et de Schopenhauer, ce «pessimiste misogyne».

Commentaire

Le titre ne se trouvera justifié que lorsque, dans le texte suivant, apparaîtront les mots «rive droite» ! On a de nouveau un texte à la composition très libre où les colibris, les orchidées et le Brésil sont vite oubliés au profit d'une réflexion sur l'état du monde en 1949 tout à fait réactionnaire et quelque peu vaticinante !

2. Rive droite

Texte de 6 pages

Roulant avec son Alfa-Romeo, «une torpédo [voiture décapotable de forme allongée] de grand tourisme», Cendrars vit «la vieille ville campagnarde» de Glaréola être, «pour la première fois», éclairée à l'électricité, et la foule s'en réjouir comme être admirative de sa voiture avant de courir au cinéma. Puis il dut s'engager, «rive droite», sur «le mauvais chemin» menant au Morro Azul, une rude côte que, cependant, son «engin» gravit en faisant retentir «le mélisme [durée musicale longue

constituée d'un groupe de notes de valeur brève] de ses six cylindres» «dans cette solitude nocturne et sauvage», tandis que, à la radio, «le quatuor Poulet jouait en sourdine» "l'Andante avec cinq variations en sol majeur". «Le dernier raidillon» lui fit se souvenir d'un rêve de son enfance où il se voyait en «saltimbanque» qui n'avait «pas le vertige». Il arriva à «une espèce d'esplanade suspendue» «en tête à tête avec des montagnes sourcilleuses» devant lesquelles se déplaçait un train «lâchant des gerbes d'étincelles», «le seul train de luxe cosmopolite qui circule sur cette voie de pénétration dans les solitudes de l'hinterland [arrière-pays continental d'un port]», dans les «forêts vierges inhumaines», «dans la selve [forêt] obscure» où, «dès le XVII^e siècle», «des pionniers» avaient pénétré en suivant «des rivières mystérieuses» et dangereuses, sous «un climat infernal» et en dépit d'«Indiens anthropophages» ; le train avait pour terminus Uberaba où il fallait continuer en pirogue pour remonter le rio Paranahyba jusqu'«au cœur du sertão [arrière-pays]» ; mais il avait dépassé «la centrale de production intensive du café», «un produit de première nécessité» soumis aux lois de l'économie. En 1927, alors que «le pays était en pleine révolution», Cendrars avait pris ce train, et avait «débarqué» à Uberaba qui était «occupée par les hommes (rien que des broussards et des blédards, un Lumpenproletariat [littéralement «prolétariat en haillons», sous-prolétariat] pittoresque et bon enfant) d'un certain Dr Armand Schmitt, un Allemand [...] qui s'était improvisé dictateur», et avait proclamé «o Fronte Verde» [«Front vert» par analogie au Front populaire français] ; mais «toute cette singerie d'Europe ne rimait à rien du tout dans cette vastitude du sertão» ; «et deux, trois jours plus tard tout était rentré dans l'ordre», sous le coup d'«une chaleur accablante».

3. Entre monts - entre mondes

Texte de 3 pages

Cendrars contempla la nuit, «la lueur de milliards de lucioles», les étoiles, la «fine fleur de farine glaciale» se répandant «sur le tréfonds du ciel», le «dédale de luminaires blêmes». Il eut le sentiment que «l'univers est en pleine décomposition» ; que «la pensée est une pestilence». «Le silence était tel qu'[il aurait] pu entendre tourner les pivots [...] de toute cette mécanique automatique réglée comme le mouvement d'horlogerie du planétarium d'Iéna» duquel il passe au «cerveau de Goethe conservé dans un bocal dans sa maison de Weimar», estimant que «cette ingéniosité et cet étalage scientifique sont un bluff», «l'erreur des Allemands depuis Luther». Il remarqua dans le ciel «le gouffre que le peuple, au Brésil, appelle le sac à charbon, autant dire : l'entrée de l'Enfer» qui «se situe exactement au-dessous» de la Croix du Sud, la «maîtresse de l'hémisphère» ; qui est d'un «noir vertigineux», un «noir absolu», un «noir déglutition». Il affirme : «J'ai vu cette éponge, de mes yeux vu. C'est une énigme.»

4. «Le sac à charbon»

Texte de 2 pages

Cette région «ne figure sur aucune carte céleste», mais «les gens de l'intérieur» savaient où il est, et craignaient son influence sur leurs cultures, tandis que «les gens du littoral» «discutaient à l'infini de la réalité du phénomène», qui serait comme l'illusion de voir la Corse qu'on a «à Nice», de même que Dan Yack [le personnage du roman de Cendrars qui a ce titre] qui, attendant, en Antarctique, le retour du soleil, disait : «On ne voit bouger que les ombres et jamais le soleil !». Cendrars pense qu'«on ne peut parler de ces choses secrètes qu'avec les enfants» pour lesquels le «sac à charbon» est «la bouche du merveilleux» car «l'univers est un monstre. La vie un ogre». Et il cite «un poème nègre».

5. "Le monde est ma représentation"

Texte d'une demie page

Est décrite «une Anguille» qui se trouve dans «l'Espace», qui est prise dans «l'Éponge des Ténèbres», mais d'où sortent «des mondes en éruption» et «la Lumière».

Commentaire

Une note indique que le texte est un extrait de "L'eubage", une nouvelle de 50 pages que Cendrars avait publiée en 1926. Cette cosmogonie fantastique lui permit de reprendre, une fois de plus, la formule de Schopenhauer qui est le titre du texte, par laquelle est affirmé le fait que le réel n'existe pas en soi mais à travers la représentation qu'on s'en fait, que s'impose la pure subjectivité.

6. "La nuit"

Texte de 4 pages

Cendrars évoque «les "seaux à charbon"», «de grosses torpilles aériennes» qu'il avait vues se déverser sur lui et sur les autres «poilus» pendant la Grande Guerre ; puis le fait qu'il avait «été réformé avec un bras en moins» ; que, réduit à la misère, il avait passé une «année cruciale», quand «M. Doucet, le couturier de la rue de la Paix», lui avait demandé «de lui adresser une lettre par mois», et qu'il lui proposa plutôt «d'écrire pour lui un livre» à raison d'un chapitre par mois payé «cent francs», dont le sujet serait «un voyage dans l'hinterland du ciel, aux Antipodes de l'Unité» ; dont il trouva ensuite le titre : "L'eubage" dans le "Petit Larousse". Il alla l'écrire à La Pierre, dans la Beauce, dans «une cluse en marge du monde contemporain». M. Doucet lui montra «sa célèbre collection d'autographes modernes», et le félicita d'«avoir su s'arrêter à temps» car les autres écrivains continuaient à l'«accabler», à «exploiter sa sénilité», tandis que lui avait quitté «sans esprit de retour Paris et la Poésie en 1917».

7. "Les ombres dans le noir"

Texte de 15 pages

«La nuit au front», devant le "no man's land", «ce noir absolu» que déchirait une fusée ennemie ou amie avant qu'il «se cicatrice instantanément avec la rapidité d'une fermeture-éclair», Cendrars, qui avait auparavant étudié Kant et Schopenhauer (en particulier, "La quadruple racine du principe de la raison suffisante"), qui était «un contemplatif», profita «de l'alibi d'être soldat» pour «s'avilir», car il se méprisait et méprisait «avec une joie sadique la condition humaine en général», voyait dans la guerre la «meilleure illustration du néant de la vie spirituelle de l'homme». Il restait des heures à son crâne, se demandait : «Comment dénommer les ombres dans le noir?», ne trouvait pas ses mots (et il s'étonne qu'Apollinaire et Aragon aient pu être inspirés par la guerre). Or, avant la guerre, «vers 1911», il avait pu écrire : «Le seul fait d'exister est un véritable bonheur». Il note que «la canonnade ininterrompue [...] était comme la respiration de l'océan dans la nuit [...] donnait l'idée d'un ballet cosmique», alors qu'il voyait passer dans les airs «les zeppelins» [dirigeables allemands]. Cette respiration le faisait penser au «cœur de poulet» que «le Dr Carrel» [Alexis Carrel (1873-1944), chirurgien français, pionnier de la chirurgie vasculaire, lauréat du prix Nobel de physiologie ou médecine en 1912, renommé pour son expérience du cœur de poulet battant in vitro pendant un temps très supérieur à la vie d'un poulet] avait fait battre «durant plus de trente ans» «dans une cupule de cristal». Dans le ciel, il voyait «Orion, cette main géante» qui lui «fait dire aujourd'hui, quand [sa] main [lui] fait trop mal, que [sa] main coupée est montée au ciel dans la constellation d'Orion».

Son créneau lui rappelait «*le petit trou*» que son ami, le peintre Robert Delaunay, avait pratiqué «pour transformer son atelier d'artiste [...] en chambre noire», «sa nouvelle technique» étant «*le "contraste simultané"*» ; il peignit d'abord «*un rayon de soleil*» ; «puis il élargit un peu le trou» et «peignit les jeux des couleurs sur une matière transparente» ; le trou «devint si grand» et, sur les toiles, «*la lumière se joua dans les vitres et dans des rideaux*» ; enfin, il «ouvrir la fenêtre» et «on vit un trou béant lumineux» ; dans d'autres toiles, «*il tâche de mettre d'accord l'académisme et toutes les nouveautés de peintre qu'il vient de découvrir*» en contemplant Paris ; Cendrars, qui avait été son «poète» jusqu'à ce que le peintre ait «déserté la France à la déclaration de la guerre» (même s'il préférât «*un embusqué de l'arrière à un embusqué de l'avant*»), évoque «*sa lutte avec la tour Eiffel*». Il parle d'autres déserteurs, comme le poète anglais Arthur Cravan avec lequel il avait participé à de «*folles nuitées de Paris*», mais auquel il reproche d'avoir «*un moral mou comme beaucoup de sportifs semi-professionnels*» car ce «*boxeur*» avait «*une grande gueule*» capable seulement de «*forfanteries*» et de «*loufoqueries*» ; il raconte son départ pour l'Espagne avec les Delaunay ; son combat à Barcelone avec «*le fameux boxeur*» noir, Jack Johnson, combat qui fut organisé avec une grande publicité mais s'avéra «*lamentable*» car il demanda au «*champion du monde*» «*de ne pas l'assommer du coup ni de taper trop fort*», et, «*tremblant visiblement*», il se contenta de «*piétiner*» avant que l'autre ne «*l'étendit raide*», «*l'affaire n'ayant pas duré une minute*» ; sa fuite vers New York où, fréquentant «*les trouillards de tout acabit que la tourmente qui soufflait sur l'Europe y avait rabattus*» (dont Francis Picabia, le «*rastaquouère de l'art pour l'art*», et Marcel Duchamp, «*le malicieux Parisien*», ce qui entraîne une digression sur «*le grand mufti de Zurich, Tristan Tzara*», et le mouvement Dada), il «*proclama sa guerre à lui, DADA*», se fit le «*porte-parole de la mauvaise conscience, lançant son foudre tonitruant et anodin qui ne faisait pas de blessés ni de morts...*», et épousa une autre femme, étant ainsi «*mort bigame*» ; «*à l'entrée en guerre des États-Unis*», «*habillé en femme*», «*emportant les bijoux de sa jeune épouse américaine*», il «*fila*» au Canada (Montréal, Québec) ; or c'était «*un Dominion anglais, en guerre*» ; il se rendit donc à Terre-Neuve, et s'embarqua «*à bord d'une barque danoise*» allant «*à la pêche à la morue*», connaissant alors «*la plus sale époque de*» sa vie, ce qui lui fit demander de l'aide «*à son épouse parisienne*» ; il se retrouva au Mexique, d'où il écrivit qu'il «*prospectait des mines d'argent*», puis qu'il avait ouvert «*une Académie de Boxe*», avant de ne plus écrire, la nouvelle courant qu'il «*avait été assassiné dans un dancing d'un coup de poignard au cœur...*». Cendrars admire «*l'immense talent du poète*» qu'il compare à Novalis et à Rimbaud ; souhaite la publication de ses lettres et de ses poèmes, mais indique, dans une note, que, un jour de 1936, étant dans la «*purée*», il avait vendu «*tout ce qu'il tenait d'Arthur Cravan*». Il revient à son «*créneau de luxe donnant sur le no man's land*» mais s'étend sur des «*trucs de la technique du cinéma*», et indique que, «*dans une salle de projection*», il s'intéresse plutôt aux «*rayons d'ombre qui frétilent au-dessus de la tête des spectateurs dans le fuseau de la lumière blanche*». Il affirme que «*l'univers venait s'inscrire dans [son] créneau équipé d'un obturateur*» qui était son «*esprit*», mais qu'il ne trouvait pas ses «*mots, ces monstres sacrés, pauvre poète, casqué, en calot, tête nue, avec une bosse au front, un coup de crosse.*»

Commentaire

Ce texte est un bel exemple de la prolixité de Cendrars, qui, ici, n'alla pas sans superfluités. Il faut citer au complet le passage où il avoua que la guerre lui a permis de faire passer à l'acte, et de satisfaire impunément, le désir de violence qui le taraudait ; en effet, il s'y définit comme «*un apprenti de la vie qui venait de découvrir l'homme et les hommes (j'avais vingt-sept ans en 1914) et qui leur tirait dessus et s'exposait, par jeu, par goût du risque, par un lointain atavisme, profitant de l'alibi d'être soldat pour voir jusqu'où cela pouvait aller, ce jeu le mener, cet alibi tenir moralement, prenant un plaisir malsain à s'avilir, tant je me méprisais en particulier et méprisais avec une joie sadique la condition humaine en général que je voyais foulée aux pieds, pilonnée, asphyxiée, saignée, offerte en holocauste sur l'autel féroce et vorace des patries, le pavillon couvrant l'ignoble marchandise offerte à l'encan, sacrifiée pour rien, jetée à la vidange, les tranchées refaisant le plein. Quel gâchis ! J'avais honte d'avoir raison.*» (p.506).

Le portrait d'Arthur Cravan est cruel et désopilant, mais n'est pas sans tendresse.

On remarque cette réflexion : «*L'amour, ce jeu d'échecs !*» (p.516).

8. "Les bêtes animiques"

Texte de 10 pages

Cendrars raconte que, au IV^e siècle, en Égypte, un «pèlerin» chrétien fut, pendant dix ans, gardé prisonnier, «dans le désert de Pharan», par des «brigands nomades» qui «étaient des païens adorateurs du feu», allumant dans la nuit des «luminaires» qui leur indiquaient «leur itinéraire du lendemain». Il passe à une évocation du «front» où il passait «la nuit sur le dos» à contempler «les froides étoiles du mois de mars» qu'il compare aux mouches tourmentant un «moribond», «pompant la bonne odeur de l'essor de l'esprit vers l'Esprit infini» ; où il «s'ébahissait de la pauvreté de la dénomination des étoiles» (d'où une digression sur les renseignements et les marchandises rapportés par Marco Polo, et la survenue de deux citations de Lautréamont dont "Les chants de Maldoror" sont encore commentés plus loin), n'y voyant que «vocabulaire vulgaire des bouviers primitifs» ou «pouillerie mythologique de vieille poésie classique périmée». Il décrit «la cosmogonie des Lémuriens [habitants, dans une époque très lointaine, d'un continent hypothétique qui aurait été situé dans l'océan Indien]» qui avaient fait naître «la POÉSIE», avaient pratiqué «une chirurgie sacrée» en fonction du «TOTEM», arboraient un «tatouage concentrique», «la SPIRALE» étant le «symbole de la liberté de la chute de la vie au centre de l'épanouissement universel». Il regrette que, «aujourd'hui», on «ne pratique plus» «LA MAGIE» ; que «le JE poétique» soit «proscrit» ; qu'on ait «peur du Verbe». Il se souvient avoir vu «une armada» de «pirogues polynésiennes» entraînées par «un courant morbide» en portant d'«étranges naufragés», les hommes étant «tripodes», soutenus par un «immonde ver annélide», les femmes étant «toutes hémorroïdées» et jetant «par-dessus bord» des «grappes de chair» ; c'étaient les Lémuriens qui tournaient autour du «dieu Tangaloa des îles Marquises», celui qui, «en pêchant à la ligne, avait tiré le monde hors des eaux», mais qui, maintenant, les écrasait et auquel ils répondaient par «une incantation magique», un «nom» qu'il allait «saisir» quand «un obus vint foirer à [son] côté» avant que retentisse le cri : «Les gaz ! les gaz !», qu'il soit emporté par «la panique», qu'il arrive auprès d'hommes «portant le même masque : un groin de cochon» dont il ne savait s'ils étaient français ou allemands jusqu'à ce qu'une voix lui fasse, en français, le reproche de ne pas porter le sien, sortant de ce rêve comme d'un autre qu'il faisait dans son enfance et qui se confond avec celui du «désert de Pharan».

Commentaire

Dans ce texte époustouflant de liberté de composition et de folle imagination, Cendrars joua à faire semblant d'être perdu : «Où en étais-je?...», d'être incertain : «me semblait-il», avant de prouver sa parfaite maîtrise du récit !

9. "Les êtres qui bougent"

Texte de 12 pages

Enfant, Cendrars se glissait dans la bibliothèque de son père, qui lui était interdite, pour, sur le tapis, goûter l'atmosphère, humer les odeurs, contempler les vitrines, puis oser tourner les clés afin de prendre le volume de «la "Géographie universelle" d'Élisée Reclus» consacré à «L'Afrique-Équatoriale» ; il s'ouvrait sur «une grande idole de bois accroupie au pied d'un arbre géant dans la forêt vierge, une idole cubique, aux yeux démesurés, aux dents grimaçantes» qui le «terrorisait» et qu'il voyait encore au moment de dormir, et de faire de mauvais rêves. Cela dura «des années». Il joua ensuite à ce jeu «avec des petits garçons» qui, eux aussi, étaient effrayés. Plus tard, il se mit à lire, et eut «la permission de lire dans la bibliothèque» ; mais il continua à regarder l'idole

«énigmatique», qui donnait envie à ses camarades «de devenir explorateurs» tandis qu'elle l'«a plutôt paralysé», le fait se sentir «partout étranger». Il décrit de façon détaillée «l'idole de bois» qui avait «deux seins» et «un sexe masculin», et avoue que ses «cauchemars devenaient obscènes». Le volume présentant «la traduction d'un conte nègre», il se prit d'intérêt pour le «monde des nègres et leur merveilleux» ; pour le livre de Stanley ('My dark companions and their strange stories') ; pour celui de Frazer ("Le Totémisme") ; pour ceux du R.P. Trilles ; il indique : «Depuis, mon amour de la littérature des nègres dans toutes ses manifestations ne s'est jamais apaisé», et qu'il l'amena à composer son "Anthologie nègre" alors que sa «main absente» lui faisait un mal qu'il essayait de calmer en jouant du piano, ses «accords dissonants» lui ayant fait finalement renoncer à la musique. Âgé de «soixante ans», il se plaint de ses insomnies, de son «immense fatigue» qui lui donneraient peut-être la clairvoyance des «yogis». Il se remet «à écrire pour rattraper le temps perdu, la vie qui fuit», mais ne reconnaît pas ce qu'il écrit pour animer une foule d'êtres dont il donne une liste échevelée où se détachent «les acrobates et les aérobates» donnant un spectacle pour gagner leur «misérable existence». Il compare son travail d'écriture à celui du «mineur au fond de la mine». Il envisage un grand nombre de lieux où, à travers le monde, «l'IMAGE se manifeste», suscite, chez les humains, la hantise du «Grand Ancêtre», du «Tabou», le sentiment d'être une «misérable semence épandue à profusion dans l'immensité de l'Univers», la soumission à «un dieu» dont «le plus cruel», qui est «une vision de cauchemar», se trouve en Inde. Parlant de religion, il mentionne «le nagualisme, une forme de totémisme individuel», où l'humain, qui a peur, se sent «vivre en étroite communion avec un esprit, un être ou une chose», se fait «un Dieu à son image pour vivre sous sa tutelle protectrice» ; il voit des totems modernes dans «les machines» et, en particulier, «les pompes à essence». Il met en garde : «il ne faut pas vouloir juger SON PÈRE». Il indique la présence en Chine de totems qui sont des «idéogrammes de pierre ou de bois» prônant «la PAIX», et il termine par une sorte de poème consacré à «la nuit écœurante de Chine».

Commentaire

Cendrars ayant cherché «tous les livres sur l'Afrique [...] qui contenaient des histoires nègres», s'étant livré à un travail de compilation, de reprise, voyait en la «littérature des nègres» une voie parallèle à celle empruntée par le poète moderne qu'il était ; pour lui, les moyens employés par les conteurs noirs, l'usage qu'ils font de la langue, ces armes qu'ils se donnent pour se protéger d'un réel menaçant, tout cela rejoignait et pouvait enrichir ce que la poésie, en France, au début du XXe siècle, s'efforçait de mettre en œuvre dans le cadre d'un monde moderne lui-même inquiétant.

En ce qui concerne le nagualisme, la croyance des Indiens d'Amérique du Sud que chaque humain a une contrepartie animale à laquelle sa force vitale est liée, Cendrars en avait déjà parlé dans son roman "Moravagine".

10. "La chambre noire de l'imagination"

Texte de 13 pages

Cendrars évoque l'ambiance régnant dans les localités de «l'Asie centrale», les gares du «transsibérien» où il se trouvait avec le marchand Rogovine alors qu'ils redescendaient «de l'extrême Nord» pour rapporter leur riche cargaison à Léouba, «le plus riche joaillier de Saint-Pétersbourg», lui-même s'employant alors à classer les pierres précieuses (dont une liste est déroulée), et, de ce fait, «gagnant beaucoup d'argent». Puis Rogovine et lui allaient «à Londres et à Paris» pour se ravitailler «en nouveautés» (dont une liste est déroulée), et reprendre le transsibérien. Il ne pensait pas alors que «ces années d'apprentissage [lui] seraient comptées comme années d'apprentissage en poésie». Mais il lui fallut s'échapper de cette «cage dorée» car «Léouba voulait [l'] adopter» et «Rogovine [lui] offrait sa fille unique en mariage». Il revient sur son classement des pierres précieuses. Pour se «distraire», il lisait «les Classiques dans une édition anglaise» ou dressait «une carte du ciel» où les étoiles étaient marquées par différentes «pierres de couleur» en fonction de «la symbolique des

pierres» qu'il venait de «découvrir dans "Le Latin mystique" de Rémy de Gourmont», le livre qui l'a «converti à la Poésie, initié au Verbe, catéchisé». On lui avait aussi fait acheter «L'Idiot» de Dostoïewski» [sic] qu'il relit «une fois par an pour ne pas oublier la belle langue russe». Il indique : «C'était avant 1907, puisque Lénotchka, la douce lycéenne, fut pendue à Viborg [en fait, Vyborg, localité proche de Saint-Pétersbourg] avant cette année-là», à la suite de la révolution de 1905 («coups de fusil, mitraillades, bombes éclataient de plus en plus souvent, accompagnés d'un bruit sourd de foule qui piétine et qui grossit ou se débande et se met à courir dans les nagaïkas [fouet court et épais utilisé par les cosaques], et les cris rauques des cosaques [ces anciens nomades d'Ukraine et du Sud de la Russie étaient devenus les gendarmes du tsar] excitant leurs petits chevaux sauvages») à laquelle il eut une «participation intérimaire mais active», tandis que, du fait de ces «temps troublés», Léouba avait remis à son jeune employé «un browning [pistolet automatique] nickelé», lui avait confié le secret de «tout un système de sonnettes d'alarme», finalement, lui fit «déménager ses collections [...] dans les coffres du "Crédit Lyonnais"» en pensant qu'«on ne touchera pas à cette banque française» ; Cendrars lui disait que «les S.-R. [les socialistes révolutionnaires] n'étaient pas des malfaiteurs [...] que de toute façon le sort des capitalistes était réglé d'avance, banques comprises [...] que l'on ferait appel à lui [...] pour inventorier le cas échéant le trésor de la Couronne». Pour échapper à cette ambiance, il flânait «sur la Nevsky [la perspective Nevski, l'avenue principale de Saint-Pétersbourg, longue de 4,5 km.]», en ayant «envie de [se] faire flanquer à la porte». Cela lui fait raconter que, dans un train suisse, alors qu'il était «gamin», il avait tiré «le signal d'alarme» pour aussitôt payer l'amende tandis que «le rire [...] le tordait en deux» devant «tous ces bons bourgeois révoltés». Il se livra à la même «blague» chez Léouba qui en fit «une bonne jaunisse qui dura quarante jours», tandis que «les flics du coin» y virent avec indulgence «le geste d'un jeune commis pochard [ivrogne]». 1907 fut l'«année où [Cendrars se brouilla] avec [son] patron Rogovine». Il confie que «R. R.», un vieux bibliothécaire et savant linguiste, le «poussait à écrire», et traduisit et publia à «14 exemplaires» son «premier manuscrit», «La Légende de Novgorod», «une espèce d'épopée cocasse et héroïque». Un jour, il n'avait jamais «eu autant de pierres précieuses à [sa] disposition pour dessiner le ciel en mosaïque» ; or, du fait d'une «grève générale», «l'électricité était coupée» ; il constata donc que, à la lueur des bougies, «les pierres précieuses n'aveuglent pas qui [sic] palpotent, sont vivantes» ; il put, avec ces pierres (dont toute une liste est déroulée), reproduire le chef-d'œuvre de Jean Fouquet, «La Trinité dans sa gloire», et se sentir à la fois «heureux» et «accablé» comme il le fut «le jour de la libération de la France, ce fameux dimanche de septembre 1944», «des instants aussi exaltants» l'incitant à se suicider, idée qui l'a hanté sa «vie durant», soit du fait qu'il avait sucé «le sein noir» de sa nourrice égyptienne, soit du fait qu'il ait hérité de l'obsession de son père, soit qu'«un surplus de vie» se soit ainsi manifesté. Ce jour-là, il mit dans sa bouche «le gros colt [pistolet automatique]» que Léouba lui avait donné. Il dit avoir étonnamment retrouvé, au moment où il écrit, «une page arrachée d'un petit carnet de notes» «perdu lors de la perquisition de [sa] villa de Terrioki (Finlande) ce dimanche matin où l'on est venu arrêter Lénotchka» ; y étaient inscrites trois citations portant sur le suicide.

Commentaire

Dans cette autre évocation de souvenirs du séjour de Cendrars en Russie, on remarque surtout l'affirmation de l'existence d'une «épopée cocasse et héroïque» qu'il aurait alors composée, intitulée «La Légende de Novgorode, de l'or gris et du silence», dont il allait, avec obstination, faire figurer la mention en tête de toutes les bibliographies qu'il dressait lui-même, avec les indications «épuisé» ou «hors commerce», en assurant qu'il n'en possédaient ni le manuscrit, ni aucun des exemplaires dont des recherches dans les bibliothèques publiques de Saint-Pétersbourg et de Moscou ne permirent de découvrir aucune trace, et sans qu'il lève le voile sur l'identité de l'éigmatique R. R. Or, en 1995, apparut, découvert à Sofia, le texte en caractères cyrilliques du poème (voir dans l'article «CENDRARS Blaise») ; mais il s'avéra que c'était un faux !

11. "Réalité"

Texte de 3 pages

Cendrars voit le «sac à charbon» comme «un revolver braqué sur» lui. Il s'«arrache à cette hypnose». Mais «le coup part» ; en fait, une «explosion» d'«étoiles de feu» dans une ville du Brésil, «le feu d'artifice traditionnel» après lequel l'électricité est coupée. Aussi voit-il alors dans le ciel «des reptiles qui font peau neuve et dégorgent [...] des pierres précieuses». Il est, dans sa voiture, «à la recherche de la fazenda du Morro Azul» sur «une piste» difficile envahie de «milliards de lucioles» qui viennent «calfater» le radiateur. Il est «perdu», mais «avance toujours». Maintenant, si, dans le ciel, «les étoiles ont encore grossi d'un cran», c'est «le Renouveau sur Terre, un dieu populaire, météorologique, agricole». Il entend «se bander le ressort de l'Univers...», se sent «loin de tout ce qu'[il] a connu et aimé». Mais, «tout d'un coup», il parvient au "Morro Azul" où il allait revenir bien des fois, faisant «chez le Dr Oswaldo Padroso [...] l'apprentissage de [son] métier de romancier», pouvant alors publier "L'Or", un livre sur lequel il travaillait depuis longtemps mais qu'il réécrivit «entièvement au présent de l'indicatif», ce qui fut la cause de son succès à travers le monde.

12. "Un somnambule"

Texte de 12 pages

«Senhor Oswaldo Padroso» était un être timide, un «réveur éveillé» qui «se mettait tout à coup à parler à tort et à travers» ; il avait «un drôle de corps» prématurément vieilli ; il était «habillé de noir» avec toutefois des touches de couleurs ; il portait «une décoration» qui marquait «sa fidélité au positivisme d'Auguste Comte». Indolent, il «ne s'occupait pas beaucoup de sa fazenda», se contentant «d'une petite récolte de café, mais d'une qualité unique au monde» ; il avait refusé le téléphone ; il n'allait en ville, dans un «véhicule cacochyme [d'une santé déficiente]», que pour gérer «les hypothèques des planteurs ruinés du municipé» auxquels la banque de Caïo avait vendu à crédit des lotissements, des équipements, des voitures. Il apprit à Cendrars que Caïo lui avait prendre avec sa voiture «l'ancienne piste des muletiers» alors qu'existaient une «autostrade». Il fulminait contre «les chantiers que la banque a fait ouvrir», dont étaient préservés «les dix mille hectares du Morro Azul» qui étaient «la providence des oiseaux» et, en particulier, des colibris. Il avait été heureux d'ouvrir «le palais de l'Empereur» à un poète, un Français, un «mutilé de guerre», comme l'avait été aussi «le majordome» qui lui annonça : «Le Dr Oswaldo est sublunaire» (Cendrars lui demandant s'il ne voulait pas plutôt dire «somnambule», il accepta, mais affirma : «C'est la lune qui le fait aller»). Le palais «de marbre rose» était «riche et fruste, laid, nu, massif, lourdaud», ne comportait qu'un lit «surmonté d'une moustiquaire», et, n'ayant pas de plafond, il laissait apparaître «les franges bleues de la nuit brésiliennes» ; aussi Cendrars était-il décidé à ne pas y passer «une seule nuit». Il aurait voulu «faire trempette» dans la piscine, mais elle était pleine «d'araignées venimeuses» qui avait, en dépit de ses amulettes [longuement décrites], rendu le majordome «malade six mois avec de vilaines plaies», avant qu'il soit sauvé par Léontine car, dit-il, «sans sa femme un homme n'est rien !» Pour rejoindre le «Senhor Oswaldo Padroso», il fallait descendre un escalier de «cent une marches», et, comme le majordome et Cendrars firent des pauses, il introduit, entre parenthèses, une réflexion sur les «degrés fatidiques» car il fallait aussi se prémunir contre «le serpent à sonnettes», en fait «une serpente : la Maîtresse du Morro Azul». Il trouva «Senhor Padroso» «en train de rêver» dans un lieu «paradisiaque et romantique à souhait» qui aurait pu être «un féérique décor d'opéra». Eut lieu le repas où le vieil homme «ne parla que d'ELLE», une «grande artiste», une «célèbre tragédienne», «toujours sous les armes à soixante-dix-neuf ans», alors qu'elle était «unijambiste», que Cendrars avait connue quand il était l'«assistant d'un metteur en scène américain» qui avait tourné à Paris en 1923, et dont il révèle enfin le nom : Sarah Bernhardt, indiquant encore l'admiration que lui portait Jean Cocteau qui la qualifia de «monstre sacré», et qui l'invita à venir la voir au théâtre où elle jouait «en travesti le rôle de Roméo», «roulant par à-coups dans son fauteuil d'infirme», invitation à laquelle cependant il n'avait

pas répondu car «c'était au lendemain de l'autre guerre», alors qu'il sortait «à peine de l'hosto [l'hôpital]». Il allait d'ailleurs «quitter pour toujours ce Paris sophistiqué» qui, à ses yeux, l'est encore plus «aujourd'hui», alors que règnent «l'Existentialisme [...] et tous ces jeunes littérateurs littératurants».

Commentaire

Auguste Comte est un philosophe et sociologue français (1798-1857) qui a développé, pendant toute sa vie, un système philosophique qu'il appela le positivisme ; qui, partant d'une théorie de la connaissance, reposait sur la loi des trois états pour proposer une classification des sciences consacrant l'avènement d'une physique sociale ; qui aboutit à une politique et à une morale ; qui prit un tournant religieux se concrétisant dans la fondation de la religion de l'Humanité (d'où, chez Cendrars, les mentions d'une «*religion humanitaire*», d'une «*église laïque*»). Or il eut des disciples parmi des hauts gradés de l'armée brésilienne, et, lorsque, en 1889, fut renversé l'empereur Pierre II du Brésil, ils firent inscrire sur le drapeau de la République la devise «*Ordem e Progresso*» («*Ordre et progrès*»). C'est son adhésion au positivisme d'Auguste Comte qui amène Oswaldo Padroso à penser (ainsi qu'on l'apprend dans le texte suivant) «que l'on ne peut connaître avec exactitude que les vérités constatées par l'observation et l'expérience».

Le film que tourna Sarah Bernhardt en 1923 est "*La voyante*", de Leon Abrams ; mais la collaboration de Cendrars, à titre d'*«assistant»*, n'est pas du tout avérée.

Le portrait que donne Cendrars de «*la grande artiste*», de «*la célèbre tragédienne*», allait être repris dans celui de Thérèse, l'héroïne de son roman "*Emmène-moi au bout du monde*" (1956) dont il fit cependant la rivale de Sarah Bernhardt !.

13. "Le roman du Morro Azul"

Texte de 11 pages

Oswaldo Padroso raconta que, comme le fait le héros de "*Sapho*", le roman d'Alphonse Daudet, il avait enlevé Sarah Bernhardt, et «n'en revenait pas de son audace». C'était, en 1909, à São Paulo, alors «une paisible petite ville de province», où «la divine» avait été logée «dans la seule maison de la ville comportant un premier étage». Il avait «à peine vingt ans» et était «plutôt timide». Mais, «après la représentation», il l'avait protégée du «délire» de ses admirateurs, certains voulant même «l'épouser de force», et l'avait emportée jusqu'à sa chambre où il fut seul avec elle qui, «menue, superbe, fiévreuse, heureuse de cette passion unanime qu'elle avait déchaînée», s'offrit à lui qui fut «saisi de frigidité» ; elle le renvoya en «arrachant à ses dessous un morceau de dentelle» qu'elle lui donna «en souvenir». Il se battit en duel avec son meilleur ami, qu'il tua, devenant ainsi «le héros du jour». Même si elle avait bien d'autres admirateurs à travers le monde, même s'il savait que son «sentiment chevaleresque et d'honneur était juvénilement ridicule», il fit d'elle sa «*religion*», lui écrivant des lettres et «des poèmes d'adoration et d'amour». S'étant retiré au Morro Azul, il y fit, «au moment de la ruée du Boche sur Paris», «le 7 septembre 1914», «la découverte d'une constellation nouvelle, la "Tour Eiffel Sidérale"» qui lui aurait permis de «prédir la victoire de la Marne» ; il voudrait la faire «enregistrer officiellement» comme «un suprême hommage à la divine et à la France» ; mais «tout le monde se moque». Si, aimant les oiseaux, il reprocha à Sarah Bernhardt de «se livrer aux plaisirs de la chasse», il évoqua les «abîmes de souffrance» que lui faisait subir «la camisole de force» de cet amour où il était enfermé depuis «quinze ans», et il se plaignit : «Ma vie n'est qu'une longue défaillance». Il parla de son prédécesseur qui était «un maître sévère et cruel» avec ses esclaves qui «l'ont assassiné le jour de leur libération», cette liberté cependant «consistant pour eux à avoir le droit de mourir de faim», d'où leur retour sur la plantation où ils participaient à son mal ; où il était «leur père magique». Lui, qui «a perdu le sommeil», qu'on considère «somnambule», eut du mal à «passer la nuit dehors», «un énorme rapace gris cendré» lui faisant peur. Il précisa que ce fut «la nuit du 6 au 7 septembre 1914» que, alors qu'il craignait pour la France et pour «la divine», il vit «une

constellation» jamais vue auparavant, dont les dix étoiles (qui, en fait, «appartiennent à diverses constellations déjà cataloguées») «dessinent la silhouette de la Tour de Paris», et qui serait «digne d'être mémorabilisée pour l'Humanité entière». Et il demanda à Cendrars de l'y aider.

Commentaire

Le titre de cette partie du livre se trouve ici justifié, sans cependant que soit précisé en quoi consiste cette «*Tour Eiffel sidérale*», en quelle partie du ciel on pourrait observer cette prétendue constellation.

On remarque que Cendrars prêta à son personnage ses propres sentiments, non en matière d'amour mais de haine du «*Boche*» et d'engagement «à la *Légion étrangère*».

14. "Banzo!"

Texte de 7 pages

Alors qu'Oswaldo Pardoso «devait être gêné» de s'être confessé, Cendrars, qui «sentait le cafard le gagner», voulait partir, cherchait à se divertir aux environs. Cependant, il se demandait s'il ne devait pas aider Pardoso à se «libérer de sa hantise», bien que «cela l'ennuyait d'avoir à repatouiller tout cela», qu'il se disait «n'être ni prêtre ni psychiatre», qu'il pensait que «chacun est seul au monde avec ses complexes». Ils s'évitaient, et Cendrars voulait partir, mais Padroso le retint car il voulait faire faire son portrait par un photographe. Cendrars n'entra qu'une fois dans son bureau, y voyant le «petit bout de dentelle jaunie», et commentant : «Comme fatigue nerveuse, la chasteté est beaucoup plus épuisante que la débauche». Il le faisait «parler des oiseaux, son autre dada [sujet favori, idée à laquelle on revient sans cesse]». Par ailleurs, il buvait de l'alcool fabriqué dans un alambic par Chavin, l'intendant, un être abject, d'un racisme exécrable, mécontent de la nouvelle condition des Noirs, regrettant le maître précédent de la fazenda, Herr Karl Vogt, qui, selon lui, «juste et sévère», «était adoré de ses noirs justement parce qu'il avait de la poigne et se montrait inflexible» ; affirmant que «le nègre aime les coups», il montra à Cendrars «tout un arsenal» d'instruments de punition ; enfin, il se dit «certain que les temps anciens reviendront». Cendrars considérait qu'«il y avait de quoi devenir fou, banzo !», comme le devenaient «des esclaves noirs qui se suicidaient dans un soudain accès de désespoir que l'on attribuait à la nostalgie de leur terre d'Afrique», que l'on entendrait dans la musique des «jazz nord-américains qui annoncent la fin du monde» et des «batutas brésiliennes qui annoncent la fin du règne de l'homme.»

Commentaire

Le banzo est un état d'âme qui se manifestait chez les esclaves du Brésil nés en Afrique, dits «bossales». Le terme qui le désigne provient probablement de «mabanzo», qui en langue kongo signifie «nostalgie». Associé à une croyance selon laquelle les morts retournent dans leur patrie par métémpsychose, le banzo conduit parfois au suicide en suscitant désespoir, anorexie ou mutisme.

15. "Le plafond à ciel ouvert"

Texte de 4 pages

Après avoir été «retenu un bon mois à São Paulo» par une révolution, Cendrars était sur un «magnifique paquebot de la "Royal-Mail" cinglant vers Cherbourg». Il entendait de la «musique nègre», «les passes consternées de la trompette ou les grondements menaçants de la "batuta"», et cela le faisait penser à Oswaldo Padroso dont il compare la solitude à celle de Louis II de Bavière, et «sa recherche du temps perdu» à celle de Proust. Il contemplait «ce plafond à ciel ouvert qu'est la

nuit pour un homme couché sur le pont d'un bateau, en pleine mer. Et «ce plafond à ciel ouvert» lui rappelle celui du «palais de l'Empereur» que Herr Karl Vogel s'était «entêté à construire» en marbre de Carrare, ce qui l'avait «ruiné». Le plafond n'avait pas été terminé parce qu'«un voilier s'était perdu corps et âme dans l'Atlantique».

Dans un *“Post-scriptum en souvenir d'un vieillard français, savant, souriant et sceptique”*, Cendrars épingle un «membre de la section d'astronomie de l'Académie des Sciences» qui qualifia ‘*La Tour Eiffel Sidérale*’ d'idée d'un de ces «fous pseudoscientifiques qui bombardent l'*Institut de projets abracadabrant*s».

Dans un *“Post-scriptum pour le pessimiste que je suis”*, il signale que, «le 21 août 1944, le jour de la libération d'Aix-en-Provence», il célébra chez lui avec «des correspondants de guerre internationaux», dont un Brésilien qui lui apprit que «le Dr Oswaldo du Morro Azul» s'était établi à São Paulo et s'y était marié car, «après la défaite de la France en juin 40 et l'armistice de Pétain», il «ne croyait plus à rien». Cendrars considérait «cette fin prosaïque» «humiliante pour la Poésie», mais se résignait : «C'est la vie...».

Commentaire

Le mariage d'Oswaldo Padroso (qui, après avoir été transi d'amour pour Sarah Bernhardt, avait perdu ses illusions, et était sorti de son rêve) peut être rapproché de la conduite de Cendrars qui épousa enfin Raymone en 1949, lui confisquant ainsi le rôle de figure mythique que la distance des séjours au Brésil lui avait octroyé.

“Appendice pour le lecteur inconnu”

C'est la transcription d'un article du 11 décembre 1948 portant sur «le télescope électronique» que Cendrars qualifie de «*magnifique article d'actualité, et donc, de POÉSIE*».

Commentaire sur “Le lotissement du ciel”

Le premier titre qu'avait choisi Cendrars était : *“Possession du monde”*. S'il paraît peu adéquat du fait de son imprécision, *“Le lotissement du ciel”* n'est guère plus satisfaisant, le premier mot étant trop trivial par rapport au second qui, lui, est essentiel, ce ciel étant d'ailleurs à la fois physique et métaphysique.

Comme on l'a vu, Cendrars a composé un livre formé de trois parties distinctes, de trois «*morceaux*», comme il les appelait dans sa correspondance où on le voit se livrer à plusieurs manœuvres éditoriales. En effet, les deux premiers «*morceaux*» firent l'objet de prépublications sous des titres différents ; puis il pensa intégrer le dernier dans un recueil d'histoires brésiliennes qui aurait été intitulé *“La croix du sud”*, projet que la guerre fit mourir ; plus tard, il conçut un autre agencement puisque, dans une lettre du 13 juin 1946, il écrivit à l'éditeur Maximilien Vox : «*Entendu pour la Tour Eiffel Céleste, à quoi j'ajouterai Un Nouveau Patron de l'Aviation (st Joseph de Coupertine [encore une autre orthographe !], l'as de la lévitation) ce qui te fera dans les 80 pages. Est-ce OK? avant la fin de l'année?*». Finalement, il a publié un ensemble hétérogène où :

- la première partie, *“Le jugement dernier”*, est de beaucoup la plus courte ;
- la deuxième partie, *“Le nouveau patron de l'aviation”*, et la troisième, *“La Tour Eiffel sidérale”*, sont de longueurs à peu près égales ;
- la pièce centrale relève à l'évidence du genre traditionnel de l'hagiographie ;
- les deux morceaux périphériques, nourris de souvenirs personnels, sont manifestement des ‘Mémoires’.

Il semble bien que, ici encore, Cendrars entendit rester fidèle à la technique de l'écrivain rhapsode, celui qui, selon le sens étymologique du mot, «coud ensemble» des pièces de provenances diverses et d'aspects différents pour en faire une œuvre dont la cohérence profonde repose sur l'unité de

l'intention artistique qui la sous-tend. D'ailleurs, le titre de la troisième section du livre est assorti cette indication entre parenthèses : «*rhapsodie de la nuit*».

Ce qui nous intéresse surtout, c'est que Cendrars, se montrant dans "*Le lotissement du ciel*" volontiers contemplatif, y poursuivit, comme dans un miroir brisé, l'exercice d'autoportrait qu'il avait entamé cinq ans plus tôt avec "*L'homme foudroyé*", qu'il avait continué avec "*La main coupée*" et "*Bourlinguer*", qu'il terminait ici, cet ensemble de quatre livres de "Mémoires" ayant d'ailleurs reçu le nom de "tétralogie".

En 1949, "*Le lotissement du ciel*" fut publié, chez Denoël, avec un "prière d'insérer" où, à quelqu'un qui lui demandait pourquoi ce livre, il répondait : «*Pourquoi les oiseaux chantent?*», et annonçait un livre «*plein d'oiseaux, d'ailes, d'anges, de saints, d'enfants, de fleurs, de soleil, de lumières, de rêve éveillé, mais il contient aussi toute la faune et toute la flore redoutables de la nuit, et j'ai dû m'arrêter avant d'y introduire quelques histoires d'escrocs goguenards et innocents, mon livre étant déjà trop plein et, moi, ayant trop de choses à dire. Après "Bourlinguer", le voyage continue mais sur les voies du monde intérieur. C'était urgent.*» Puis il donnait de nouveau sa grande leçon : «*Je voudrais indiquer aux jeunes gens d'aujourd'hui qu'on les trompe, que la vie n'est pas un dilemme et qu'entre les deux idéologies contraires entre lesquelles on les somme d'opter, il y a la vie ; la vie, avec ses contradictions bouleversantes et miraculeuses, la vie et ses possibilités illimitées, ses absurdités, beaucoup plus réjouissantes que les idioties et les platitudes de la politique, et que c'est pour la vie qu'ils doivent opter, malgré l'attirance du suicide, individuel ou collectif, et de sa foudroyante logique scientifique. Il n'y a pas d'autres choix possibles. Vivre !*» Ce "prière d'insérer" tenait donc de la profession de foi, et on peut y voir un curieux testament littéraire.

Cependant, ce livre dont l'hétérogénéité est déroutante, dont la seconde partie laisse perplexe, où on se heurte partout à l'énigme, fut mal accueilli, fut unanimement boudé par la critique et par le public, déçus de voir le cycle des "Mémoires", ouvert cinq ans plus tôt par "*L'homme foudroyé*", s'achever avec le plus étrange et le plus singulier des quatre ouvrages. Cendrars confia son désappointement à son ami, Jacques-Henry Lévesque : «*"Le lotissement du ciel" est le livre qui a fait taire la critique. Pas un seul grand ténor n'a donné.*»

En 1960, "Le club du livre chrétien" publia "*Saint Joseph de Cupertino*", reprise de la deuxième partie du "*Lotissement du ciel*".

En 1996, "*Le lotissement du ciel*" parut dans "Folio", édition préfacée et annotée par Claude Leroy.

Aujourd'hui, ce dernier volume de la tétralogie de "Mémoires" de Cendrars, a été réhabilité par la critique qui en est venue à considérer que sa complexité fait sa richesse.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com